

On pensait que le chaos, l'Érèbe, se recélaient dans les profondeurs extrêmes de cette mer que tous les cosmographes désignaient du nom de *ténébreuse*, parce que d'après le géographe de Nubie, le shérif Edrysi et au dire des navigateurs arabes, en approchant de ces parages, on trouve "de forts courants, des eaux obscures, et peu de clarté dans l'atmosphère." L'incertitude et l'obscurité de la science, au sujet de cette mer, semblaient justifier cette affreuse dénomination. C'était dans la MER TÉNÉBREUSE que se choquaient les torrents pélagiques, que tourbillonnaient les gouffres au sein desquels se jouaient Béhémoth et le grand Léviathan, escortés de monstres subalternes.

Tous les ouvrages de géographie accrédiétaient le mauvais renom de la MER TÉNÉBREUSE, car sur les cartes des cosmographes on voyait dessinées autour de ces mots terribles : MARE TENEBROSUM, des figures affreuses, au rès desquelles les cyclopes, les lestrigons, les griffons, les hippocentaures n'avaient que de douces physiologies. Les géographes arabes, empêchés par le Koran de reproduire des images d'animaux, se bornaient à caractériser cette mer au moyen d'un signe dont la sombre unité, sans effrayer d'abord le regard, n'en bouleversait pas moins l'imagination. C'était une main crochue et noire, celle de Satan ! s'élevant de l'abîme à la surface, et prête à entraîner sous les gouffres les navigateurs assez téméraires pour braver les eaux du BAHR-AL-TALMER.

Ces périls n'étaient pas les seuls que courussent les explorateurs. De gigantesques adversaires pouvaient tout-à-coup fondre du haut des airs. L'ans ces latitudes planait, sur ses immenses ailes, l'oiseau *rack* qui, de son bec enlevait un navire chargé de son équipage, l'emportait dans la région des nues où il le fracassait entre ses serres et le laissait retomber pièce à pièce dans les hideuses vagues de la MER TÉNÉBREUSE ! ! ! ! !

On comprend qu'avec ces idées les marins de Palos ne fussent guère empressés à suivre Colomb. En vain la reine imposait une forte amende à ceux qui refusaient d'obéir : rien n'y faisait. Le Père Juan Pérez dut encore venir au secours de son ami et de la population égarée.

Se mêlant aux matelots, il plaisantait sur leurs terreurs, rassurait les familles : ils l'honorait de prendre part à l'expédition et de contribuer à étendre le règne de Jésus-Christ aux extrémités de la terre. Il allait tantôt seul, tantôt accompagné de son ami : mais partout où on voyait Colomb, on était sûr d'apercevoir aussi le Gardien de la Rabida. Il se multipliait d'une façon prodigieuse. L'activité de son zèle fit sensation dans la contrée. Plus de vingt ans après on en parlait encore. On ne pouvait parler du départ de Colomb sans se rappeler qu'un Franciscain l'accompagnait, l'assistait et le défendait partout.

Malgré tout le dévouement du P. Juan Pérez, aucun pilote ne voulait s'embarquer. Pour en finir le P. Gardien s'adressa à une fille riche et influente de Palos, aux trois frères Pinzon, hommes de mer éprouvés, plus instruits et plus courageux. Ceux-ci con-